

champ ouvert devant la raison humaine, par la merveilleuse économie de la foi, lui apparut dans toute sa grandeur. Il l'aborde, il le parcourt, entraîné par l'irrésistible attrait que ce sujet, le plus digne d'exercer la pensée de l'homme, devait avoir pour un esprit aussi éminemment philosophique, une âme aussi religieuse que la sienne; et c'est ainsi que, après quatre ans de patientes méditations et de consciencieuses recherches, il se trouve avoir mené à son terme une démonstration de la vérité catholique qui restera, nous le pensons, comme un des plus beaux monuments élevés de nos jours à la gloire de la religion.

## JOURNAL AGRICOLE

### CULTURE DU TABAC.

(Suite.)

Le tabac est une plante si usuelle, que tout le monde la connaît et en prend, soit par le nez en poudre ou rapé, soit en feuilles en les fumant ou les mâchant. La nature n'a jamais rien produit dont l'usage se soit étendu si universellement et si rapidement; et cette plante est trop à la mode en France, surtout à présent, pour qu'on ne me pardonne pas la petite digression que je vais faire pour apprendre l'histoire de sa découverte à ceux qui ne la savent pas.

Le tabac ne doit son mérite ou sa vogue, qu'aux Européens: ce n'a été qu'une simple production sauvage d'un petit canton de l'Amérique jusques vers l'an 1560, que les Espagnols, et nommément Fernandez de Tolède, s'avisèrent d'envoyer en Espagne et en Portugal, M. Nicot, Ambassadeur de France dans la dernière de ces deux monarchies, fit mettre dans son jardin un essai de cette plante étrangère, qu'un Gentilhomme, Garde des Chartres de Portugal, lui avait donné; elle crût et multiplia. Un Page de l'Ambassadeur en ayant par hasard appliqué le jus et le marc sur un ulcère malin, qu'un de ses parens avait au nez, le tabac-opéra si bien, que sous les yeux de l'Ambassadeur, qui en fut averti, et des Médecins du Roi de Portugal, qu'il fit aussi avertir, le *noli me tangere* (c'est le nom de l'ulcère) guérit parfaitement en dix jours. Quelque temps après un Cuisinier du même Ambassadeur, qui s'était coupé le pouce, s'étant rétabli par cinq ou six appareils de tabac; et vingt jours ensuite le père d'un autre Page du même ministre, s'étant aussi guéri en dix jours, par le tabac, un ulcère qu'il avoit à la jambe depuis deux ans; le fils d'un Capitaine guéri des écrouelles par le même remède: tous ces essais suivis de quelques autres, accréditèrent cet e plante si vite et si bien, qu'on ne parlait plus que de l'herbe de

l'Ambassadeur. C'est de là qu'elle a pris les trois principaux noms qu'elle a encore; *Tabac*, de *Tabaco*, nom du pays ou on l'a d'abord prise; *Nicotiane*, du nom de l'Ambassadeur qui l'a fait connaître; et *Petun*, parce que les Naturels de l'Amérique l'appellaient ainsi. Le mérite et la plante du tabac furent bientôt connus de toute l'Europe; à l'envi de l'Ambassadeur, le Grand Prieur, à qui il en avait présenté à son arrivée dans Lisbonne, la Reine Catherine de Médicis, à qui il en envoya en France, le Cardinal de Sainte-Croix, Nonce en Portugal, et Nicolas Tournabon Légat en France, qui en eurent aussi des premiers, firent appeler le tabac chacun de leur nom, herbe au grand-prieur, herbe à la reine de sainte-croix ou de tournabon. Les savans même trouvèrent dogmatiquement que le mot américain *petun*, qu'ils latinisèrent en *petun*, venait d'un mot grec qui signifie *étendre*, parce que les feuilles du tabac s'étendent beaucoup.

### Economie Politique.

(Suite.)

“ Le travail a ses peines, et les hommes ne s'y résignent que dans l'espoir d'en recueillir les fruits. Quiconque craint d'être dépouillé du produit de ses œuvres, se borne à rechercher les moyens de ne pas succomber à la faim, et renferme son activité dans les plus étroites limites. Aussi fallait-il, pour imprimer à l'industrie un essor rapide et continu, que l'existence du droit de propriété vint garantir à chacun la rémunération de ses efforts. Ce fait fut décisif. Du mouvement où les hommes furent certains de disposer librement des créations de leurs propres labeurs, ils s'appliquèrent à les multiplier; ils cherchèrent à utiliser toutes les choses que la nature avait mises à leur portée; ils amassèrent des ressources destinées à leur permettre de faire entrer le temps dans leurs combinaisons; ils se firent des instruments de production, et la richesse crût à mesure que la science vint indiquer de nouveaux ou plus puissants moyens de l'obtenir.

“ La certitude de transmettre la richesse acquise aux objets de son affection fut surtout un mobile d'une énergie immense. Tel qui, s'il n'eût eu à songer qu'à soi, se serait contenté de subsister à l'abri du bétail, se refusa tout repos dans l'intérêt de sa famille. Les yeux fixés sur la destinée de ses enfants, il ne crut jamais avoir assez fait pour eux; nul sacrifice ne lui coûta quand ils devaient en recueillir les bénéfices: au lieu de consommer la totalité de ses gains ou de ses revenus, il en réserva une partie afin de la leur laisser; quelque tardive que dût être la moisson, il n'hésita

pas à subvenir aux avances qu'elle exigeait; il planta, construisit, défricha; il devint actif, économe, prévoyant, et les soins d'avenir que lui commanda l'amélioration d'une fortune assurée aux siens contribuèrent puissamment à l'accumulation des éléments de la prospérité commune.

“ Les transmissions héréditaires eurent, en outre, un résultat général dont il est essentiel de bien saisir la portée; elles firent prévaloir dans la civilisation tout le mouvement progressif dont elle était susceptible et en multiplier sûrement les bienfaits.

“ Dans la première enfance des sociétés, l'inégalité des conditions n'avait d'autre principe que la disparité des capacités individuelles. Chacun se faisait son propre sort; l'aisance ou la pauvreté ne se transmettait pas plus que les qualités qui la produisaient, et tout était mobile dans la situation des personnes et des familles. L'extension progressive du droit de propriété modifia l'état des choses, et, du moment où l'exercice de l'agriculture en nécessita l'application à la terre, la transmission des héritages ne tarda pas à faire de la richesse le patrimoine continu des familles aux mains desquelles elle était échue. Ce fut là un changement considérable et qui, s'il emmena sa part d'inconvénients, n'en devint pas moins le principal mobile des améliorations qui, depuis, se sont accomplies dans la destinée de l'humanité.

“ En effet, avant l'époque où commença l'appropriation successive des diverses portions du sol; les populations, soumises à de rudes et constantes misères, s'étaient consumées en efforts peu récompensés. Ce qui leur avait manqué, c'était des centres où les instruments et les moyens de progrès, vivifiés, fécondés par leur rapprochement même, pussent se conserver, croître et multiplier plus rapidement comme en plus grande abondance. C'est à ce besoin essentiel que pourvut la formation de classes en possession de la supériorité héréditaire des richesses. Ces classes devinrent pour la masse des populations ce que les capitales sont pour les États, ce que les villes sont pour les campagnes, de véritables foyers de vie, de mouvement, d'instruction. C'est dans leur sein que s'élaborent et s'amassèrent les lumières et les forces dont l'acquisition assure la marche de la civilisation, c'est de là qu'elles descendirent éclairer, animer, perfectionner toutes les applications de l'activité humaine.

“ C'est que la culture de l'esprit, cette source première de tous les avantages dont il est donné à l'humanité de s'emparer, à des conditions qui ne se rencontrent réunies et complètes, que sur les points du terrain social où règne l'aisance. Elle exige à la